

# Au Mozambique, des rubis couleur sang

Huit ans après la découverte d'un immense gisement, les violences ont transformé la région pauvre de Montepuez en Far West. Une malédiction pour les mineurs artisanaux, repoussés par les forces de sécurité loin des vastes concessions étrangères

MONTEPUEZ (MOZAMBIQUE) – envoyé spécial

**S**uleimane Hassana a découvert le premier rubis du Mozambique sans même le vouloir. Lavée par la pluie, la gemme rare rouge est apparue à ce coupeur de bois illettré au bord d'une rivière, près de Montepuez, dans le nord du pays, avant d'atterrir à Bangkok, en Thaïlande, dans des circonstances inconnues. C'était en 2009. Depuis, le gisement insoupçonné a produit plus de 10 millions de carats, soit près de la moitié des rubis vendus dans le monde.

En huit ans, l'arrivée d'entreprises étrangères a profondément bouleversé cette région perdue d'Afrique. Le britannique Gemfields, l'australien Mustang Resources, et bientôt le spécialiste canadien de l'émeraude de Colombie, Fura Gems, qui a annoncé, mardi 19 septembre, l'achat de nouvelles concessions dans la zone, ont dégagé des millions de dollars de recettes, avec autant de retombées pour l'Etat mozambicain, l'un des plus pauvres au monde. En contrepartie, l'afflux de milliers de mineurs artisanaux, les échauffourées avec les forces de sécurité, les homicides, les violences ont transformé Montepuez en Far West. Pour la première fois, le 26 septembre, l'une des exploitations minières a fait l'objet d'un braquage à main armée, un garde a été tué.

«*Le Mozambique n'avait pas réalisé qu'il était assis sur une ressource aussi spectaculaire*», résume Pia Tonna, la directrice marketing de Gemfields, qui exploite la principale mine de rubis depuis 2012. Derrière elle, un impressionnant ballet de camions à benne et de tractopelles circulant à vive allure sur un terrain de la taille de plusieurs stades de football. Ils charrient des tonnes de terre qui, une fois lavées, triées et inspectées, donneront quelques carats de pierres précieuses.

Par carottage, les géologues de Gemfields ont découvert un ancien lit de rivière où les rubis se sont déposés il y a 500 millions d'années, au précambrien, la première ère géologique de l'histoire de la Terre. Soit bien avant le rubis de Birmanie, jusque-là le plus réputé, formé il y a quelque 60 millions d'années.

«*En roulant, en s'abîmant et en se déposant*

*sur ce lit graveleux, les rubis ont gagné des aspérités qui décuplent leur valeur*», explique Gopal Kumar, un ingénieur indien enthousiaste qui supervise les opérations de minage. Deux mètres en arrière, un garde veille au grain. L'entreprise ne lésine pas sur la sécurité : chaque employé, même le directeur, est fouillé à l'entrée et à la sortie du site.

«*Là où l'on aide le Mozambique, c'est en apportant ce produit sur le marché international. Avec notre expertise, on réalise sa vraie valeur, et à terme cela va profiter au pays et à son peuple*», dit Pia Tonna dans ses bureaux en préfabriqué. Devant elle, en petit amas, les rubis révèlent bien mieux leur couleur que sur le sol de la mine. Il faudra l'art d'un tailleur et d'un joaillier pour qu'ils finissent sur les parures de Cartier ou de Fabergé.

## DES AIRS DE WESTERN

Gemfields estime que le sous-sol de Montepuez pourrait renfermer les plus grandes réserves jamais découvertes. Sa concession atteint 330 km<sup>2</sup>, la superficie de Malte. En 2012, la société a formé un joint-venture, Montepuez Ruby Mining (MRM) avec une entreprise mozambicaine contrôlée par un vieux général du parti au pouvoir.

En cinq ans, l'affaire s'est révélée très rentable. Elle a produit plus de 230 millions d'euros de recettes. Fin juin, Gemfields a réalisé son record de vente, lors d'enchères organisées à Singapour : presque un million de carats ont trouvé acquéreurs pour 46 millions de dollars (39 millions d'euros).

Récemment rachetée par un investisseur sud-africain, Gemfields s'est lancée dans une offensive publicitaire pour se tailler une place face au diamant. «*Il faut que les gens tombent amoureux des pierres colorées*», lance Pia Tonna.

Avec un budget marketing de 10 millions de dollars par an, et à grand renfort d'actrices hollywoodiennes, l'entreprise vise les jeunes générations. «*Les millennials tiennent vraiment à savoir d'où vient leur produit. Ils veulent savoir où est fait leur café, ils veulent savoir si ce qu'ils achètent leur est apporté de manière équitable*», souligne-t-elle, en triturant ses bagues, elles-mêmes serties de rubis. Mais agir de manière «*intègre*» et «*res-*

*ponsable*», comme l'entreprise le revendique, n'est pas chose aisée dans l'une des régions les plus pauvres du Mozambique, lui-même l'un des pays les plus pauvres d'Afrique. La ruée vers le rubis s'est accompagnée d'un cortège de problématiques : criminalité, drogue, prostitution. La violence est un fléau : chaque mois, une dizaine de blessés par balles se font soigner dans le poste de santé le plus proche de la mine.

La route qui mène à Montepuez prend des airs de western. Sur les bas-côtés, des mineurs sales et débraillés se traînent nonchalamment, leurs pioches pendant à l'épaule. Au village-étape de Namanhumbir, où se vend tout l'équipement nécessaire, les regards se font soupçonneux. Les quelques pierres dénichées sont revendues à Montepuez, bourgade d'apparence calme, dont le marché abrite des négociants thaïlandais. Le trafic s'y fait en plein jour et en toute illégalité.

Ce monde de pauvreté et de désespoir contraste avec les installations flambant neuves de Gemfields. L'installation de la mine ne s'est pas faite en douceur. Rapidement, les forces de sécurité ont été accusées d'utiliser des méthodes expéditives face aux mineurs illégaux, venus de tout le continent.

Quelques kilomètres plus loin, dans le village de Nacole, en bordure de concession, les villageois sont aigres. «*Il serait mieux qu'ils repartent. Car ils ne nous aident pas, ils n'aident pas la communauté. Ils se comportent comme à l'époque coloniale, et pensent que les pierres sont juste pour eux*», affirme le chef local, Falume Joao, avec un certain détachement. A ses côtés, Celestino dos Santos et Maria Rosa, des paysans de 65 et 60 ans, expliquent comment leurs fils, partis prospecter sur la concession, ont été tués par les forces de police en 2014. Ils n'ont jamais récupéré les corps. Désespérés, ils ont eu trop peur pour porter plainte. Pour d'autres cas, la justice locale, d'habitude peu performante, s'est néanmoins mobilisée. Depuis 2012, une vingtaine d'enquêtes ont été ouvertes et un policier a été condamné.

Malgré ces débordements, les autorités mozambicaines ont clairement fait le choix de poursuivre la répression. Au début de l'an-

née, les forces de police ont lancé une vaste opération coordonnée : en quelques semaines, plus de 4 000 personnes ont été arrêtées, du jamais-vu dans le pays. Les deux tiers, des étrangers, ont été expulsés.

«*On ramène l'ordre*, assène l'administratrice de Montepuez, Etelvina Fevereiro. *Dans votre pays, personne ne tolère autant d'illégalité, non ? Eh bien, ici non plus.*» La responsable se déclare globalement satisfaite de la présence de Gemfields, qui, ces derniers mois, a financé la rénovation de trois écoles et l'installation d'une clinique mobile, et consacre 1 % de ses bénéfices à des projets communautaires. Pour les mineurs artisanaux, en revanche, la ruée vers le rubis a tout d'une malédiction. «*Ils nous ont mis à 100 dans un camion de 10 tonnes et nous ont laissés au milieu de nulle part. Je n'ai même pas eu le temps de récupérer mes papiers ou mes affaires !*», témoigne Mirando Sagres, 26 ans, un mineur de rubis expulsé.

#### **VIOLENCES ET HUMILIATIONS**

Comme des dizaines de ses compagnons d'infortune, il est allé se réfugier dans une

mine d'or située non loin de Montepuez. Il faut parcourir 30 kilomètres d'une route en sable qui serpente dans la jungle pour y arriver. Sur place, une centaine d'hommes sur le qui-vive s'échinent à prospecter dans des conditions déplorables.

Ces mineurs sont résignés aux violences et aux humiliations, qu'ils attribuent aussi aux «*nacatanas*», les «*machettes*» des bandes de jeunes qui seraient payées pour faire fuir les mineurs illégaux. «*Il leur arrive d'attacher deux hommes ensemble et de leur dire de s'embrasser comme s'ils étaient avec leur femme à la maison. Et si tu ne le fais pas, ils te plantent avec un couteau*», explique Adolfo Francisco, 28 ans, entouré de plusieurs mineurs qui acquiescent. Dans un élan, l'un d'eux se jette à terre pour mimer les coups qu'ils reçoivent avec des manches de pioche.

En juillet, des vidéos publiées sur les réseaux sociaux par un journaliste mozambicain ont fait écho à ces témoignages. On y voit des mineurs artisanaux, les bras en l'air, côte à côte, se faire sermonner par des hommes en uniforme. L'un après l'autre, ils sont forcés d'administrer une claque à chacun de leurs congénères.

Contactée par *Le Monde*, Gemfields, qui se

dit au fait de ces vidéos de maltraitance, dénonce «*avec force tout type de violence et toute violation des droits de l'homme*» et appelle à une enquête «*en bonne et due forme*». Un changement radical de discours, les allégations de violences étant jusque-là toujours niées ou minimisées. Mais au Mozambique, où le comportement des forces de police rappelle les heures sombres de la guerre civile (1976-1992), la fin de la persécution des mineurs illégaux n'est pas pour demain. ■

ADRIEN BARBIER

**LA RUÉE  
VERS LA PIERRE  
ÉCARLATE S'EST  
ACCOMPAGNÉE  
D'UN CORTÈGE DE  
PROBLÉMATIQUES :  
CRIMINALITÉ,  
DROGUE,  
PROSTITUTION**